

Dimanche 8 janvier 2012 à 06h00

0 commentaire(s)

## Quelques notes au-dessus des deux rives



Rachid Berkani, joueur de luth. (Photo dr)

### JOËL RAFFIER

D'abord, il y a la musique chaâbi algéroise, ce mélange acoustique de notes berbères, de chants arabo-andalous et de musiques religieuses juive et musulmane mêlées comme des motifs de moucharabieh. Ensuite, il y a les musiciens, Rachid Berkani, Robert Castel (la surprise du film), Abdel Hadi Halo, René Perez et d'autres, leurs souvenirs, leur élégance, leurs différences de condition, mais aussi leurs maîtres vénérés (El Anka, Lili Boniche ou Lili Labassi, père de Robert Castel), ainsi que leurs instruments : le violon joué verticalement, le oud, la mandole, l'accordéon et le piano.

Il y a aussi l'aventure qui les a réunis, séparés et réunis à nouveau, et, surtout, Safinez Bousbia, la cinéaste qui leur a donné l'occasion de raconter cette histoire et a rendu cette réunion possible. Cette Irlandaise d'origine algérienne, âgée de 30 ans, étudiante en architecture, a posé les yeux de la passion sur Alger (ville où elle est née mais où elle n'a jamais vécu) et les oreilles de la raison sur ces récits et cette musique chaâbi à la fois nostalgique et pleine de promesses.

#### Bonne Algérie Social Club

Il fallait un regard aigu pour découvrir une affiche de concert dans le bric-à-brac de Mohamed el-Ferkioui, miroitier de la casbah. Cet accordéoniste dont le récit donne le premier fil de cette histoire d'orchestre perdu et retrouvé est responsable des huit années prises de la vie de Safinez Bousbia, de sa maison et de ses bijoux vendus pour réaliser ce projet que tout le monde trouvait aussi passionnant que potentiellement peu rentable.

On aura le droit de penser au séminal « Buena Vista Social Club » en regardant ce rappel aux instruments de septuagénaires esthètes, un brin machos, tontons impassibles habitués aux mafieux algérois, aux combattants du FLN ou au show-biz parisien.

Reste que le film de Wim Wenders avait une saveur exotique plus prononcée que cette œuvre sur la musique algéroise, si proche. Car vient le moment où les grincements de l'Histoire dérangent les harmonies en cascade. Une bonne dose d'ouverture d'esprit aura été nécessaire à Safinez Bousbia pour suppléer à la bonne et à la mauvaise conscience qui sont les deux rives de cette mer trouble et muette.

#### Grand angle

Habitée à s'entendre « raconter des histoires de victimes ou de soldats mais jamais d'artistes », la cinéaste possède ces qualités de curiosité et de mise à distance. Oui, la grande époque musicale d'Alger s'est achevée avec le départ des colons et des juifs, mais, ouvert par le grand-angle d'une caméra qui embrasse sans trop étreindre ni chercher à tout rationaliser et comprendre, « El Gusto » est dénué de ces sous-entendus propres à rouvrir de vieilles cicatrices ou au contraire de ces non-dits qui sont autant d'amputations de la vérité.

En outre, Alger, blanche et décatie, n'aura pas souvent été aussi bien montrée, ni le chaâbi algérois, mixage impur et réjouissant que l'on entendait autant dans les bars et les bordels que dans les mariages, aussi bien enregistré.

**« El Gusto », documentaire de Safinez Bousbia (Irlande). Durée : 1 h 33. En salle mercredi.**